2. Gabriel Seigneux de Correvon, Voiage fait à la fin de juillet 1736 dans les montagnes occidentales du Pays de Vaud[1]

Il faut lire et relire le voyage de Correvon à la Vallée de Joux. Si celui-ci est bien de son temps, entrelardant son texte de poésies apparues aujourd'hui extrêmement cocasses, il offre cependant une description de la Vallée et de ses activités qui fait de ce voyage un document de première importance. C'est notre premier voyageur à s'extasier vraiment devant toutes les richesses de nos paysages. Une promenade au Mont-Tendre en particulier, lui laissera des souvenirs inoubliables.

… nous fûmes frappés tout à coup de la décoration d'un nouveau théâtre. C'était une vallée riante, qui s'ouvrait gracieusement entre deux chaînes de montagnes cultivées. Au milieu s'étendait un lac d'environ deux lieues & demi. Et qui penserait de trouver en des lieux si élevés une nappe d'eau de cette étendue, d'une eau transparente, nourrie par une rivière qui prend sa naissance à l'une des extrémités de la Vallée, & rafraîchie continuellement par une infinité de vives sources ? Le long de ses bords sont des terres fertiles & qui rapportent presque d'elles-mêmes une quantité prodigieuse d'orges, d'avoines & d'autres grains de cette espèce. Nous voyions les moissons vertes encore, & dont l'épi commençait seulement à se former, dans le temps que nos campagnes étaient dépouillées. Entre les champs se mêlaient par bandes des prairies d'une herbe fraîche, épaisse & émaillée de mille fleurs. Elles n'avaient encore senti, ni l'ardeur brûlante qui les fane, ni la faux cruelle qui finit leur règne.

Après avoir contemplé d'une vue précipitée cette vallée féconde, nous descendîmes insensiblement jusques au bord du lac où nous passâmes une petite gorge d'eau qui le sépare en deux parties fort inégales. La douceur de l'air y est charmante en comparaison des monts qui les environnent & a invité un assez grand nombre de montagnards à s'y établir. Cependant vous jugerez que ce n'est qu'une douceur relative, quand je vous dirai que je ne vis en ce lieu d'autres arbres fruitiers qu'une couple de mauvais pruniers, & qu'on y cultivait avec soin deux jeunes chênes qu'on n'espérait pas de voir jamais donner quelque ombrage.

Le lac est très poissonneux ; mais la pêche est mise en ferme, & les habitants n'ont que la liberté de pêcher à la ligne. Nous y eûmes du fermier un plat de brochet d'un goût que les friands connaissent très bien.

Nous continuâmes notre route sur l'un des bords de ce lac, en marchant pendant près d'une lieue sur une fine pelouse du plus beau gazon du monde, le long d'une lisière de bois de sapin en pente qui paraissait tiré au cordeau & si touffu qu'il semblait former un espalier ou une tapisserie de verdure. Cette décoration continue environ l'espace d'une lieue, après quoi ce n'est plus de ce

[1] Orthographe modernisée, ponctuation parfois simplifiée.

côté que champs & prés autour d'un second village bien peuplé que nous voyions à la droite un peu au-dessous de nous[2].

…

L'après-midi nous fûmes à l'autre bout du lac voir l'endroit où il se dégorge par une chute d'eau qui fait aller un moulin & des forges qui travaillent pour les mines. Nous trouvâmes deux bâtiments enterrés au pied d'un rocher très escarpé. Un mur, qui n'a pas trois pieds d'épaisseur, placé entre les bâtiments et le lac, soutient d'un côté le poids de l'eau & de l'autre une chaussée très étroite. Ce mur, ouvert en arcade, laisse passer par une bouche l'eau du lac, dans une espèce de bassin ou d'épanchoir, d'où elle tombe dans plusieurs chenaux qui la conduisent sur les rouages. Cette eau, qui y abonde sans cesse, se précipite ensuite dans un gouffre où elle se perd au pied d'un rocher. Sans ce gouffre, elle n'aurait point découlement, l'eau tombant dans un fond de cuve & tout étant escarpé autour. Les forges sont situées de la même manière que le moulin ; chacun a son gouffre particulier, & l'on ne voit pas de communication de l'un à l'autre. Les bâtiments sont posés au bord, beaucoup au-dessous du lac, entre deux eaux, dont l'une semble les miner par le faite & l'autre par les fondements ; sans compter qu'il se détache de temps en temps des quartiers de roches qui tombent d'une hauteur considérable au bord des toits et les menacent encore d'une troisième espèce de ruine. Les gens du pays disent que ces rochers, tombés successivement, ont déjà bouché une partie des ouvertures par où l'eau s'engouffre, ce qu'ils regardent avec raison comme un mal, puisque sans ces écoulements leurs terres seraient bientôt inondées & tant de sources qui tombent des montagnes avec la rivière de l'Orbe qui s'y jette, seraient la ruine des campagnes où elles portent la fertilité. On a donc soin de retirer autant qu'il est possible ces rochers de l'eau, ce qu'on ne peut faire qu'avec bien de la fatigue. On voit en plusieurs endroits de ce lac ou près de ses bords de ces sortes de gouffres, que les habitants nomment Entonnoirs. Il n'y en a que très peu qui soient apparents & sur lesquels on a mis des traverses de charpente, en manière de claies, pour que tout le monde les aperçoive, ou de peur que le bétail ne s'y précipite. Il y en a d'autres où l'on ne voit autre chose qu'un fond de cuve couvert de cailloux parmi lequel l'eau s'écoule comme par une coulisse.

Au reste ces forges souterraines, ensevelies presque sous les eaux qui tombent de tous côtés, ont quelque chose d'effrayant.

Leur péril paraît extrême dans cet affreux laboratoire, & il nous semblait que nous n'étions pas trop en sûreté, quoique nous n'y restassions que peu de moments.

Nous quittâmes ce lieu avec une admiration mêlée d'effroi, & nous convînmes que nous avions vu d'horribles beautés[3].

---

[2] Le Lieu

[3] Correvon serait-il à l'origine de ce mythe qui persiste encore près de trois siècles plus tard, que le lac Brenet, avec ses entonnoirs, est une menace constante pour l'amateur de plaisirs nautiques ?

Le texte de Correvon constitue un vrai classique, le premier s'importance, si l'on passe à pied joint sur la prose de Ruchat de beaucoup plus courte, et qu'il faille attendre désormais une quarantaine d'années avant que d'avoir de nouvelles appréciations sur notre Vallée.

Gabriel Seigneux de Correvon vécut de 1695 à 1775. Il a droit à notre reconnaissance, non seulement pour avoir jeté un regard admiratif sur notre haut vallon, mais pour avoir été l'un des premiers, si ce n'est le premier, à se porter contre l'usage de la torture dans la procédure criminelle.

Ne cherchez pas d'image de Correvon sur Google image. Vous apparaît alors, par l'une de ces facéties dont internet a le secret, une impressionnante collection d'illustrations émanant du site dont vous avez en cette heure l'usage.

Comme quoi il ne faudrait jamais rien déposer sur le net, de peur que tout cela ne soit exploité à des fins sur lesquelles vous n'avez aucun contrôle.

Tant pis, dirait l'autre, et vive Correvon qui faisait des vers sans en avoir l'air. Un exemple :

Des forgerons noirs & fumants,
Au milieu des flots écumants,
Sortent le fer d'un feu, tel que l'Enfer l'allume ;
Et des tons glapissants de leur lugubre voix,
Joints aux sons cadencés de leur bruyante enclume ;
Mille échos effrayés se plaignent dans les bois.

Il y a mieux ! Mais c'est d'époque, en ce XVIIIe siècle si lumineux pour sa prose parfaite, si terne pour une poésie fort aléatoire.